

Paris, 10 octobre 1915 5024



Madame et cher ami,

Comont m'a donné
le livre du Baron Beyens. Tu m'en
as la permission de me le faire envoyer.
C'est une œuvre très remarquable
à tous égards, pour la forme très
sobre et très saine, et pour le fond
surtout où apparaît toute la sagesse
d'un diplomate clairvoyant et
honnête homme.

Notre essai d'offensive
en Champagne paraît arrêté
comme les précédents. On recommencera
sans doute, mais, pour le moment,
il semble qu'on ait surtout à
repousser les Allemands, qui ont
eu du succès. Et l'on arrivera maintenant
à connaître ce que nous a coûté
notre commencement de victoire.

Un jeune homme très intelligent
qui a été en Orient me disait
avant hier que notre diplomatie

1868
ne sait pas haïr avec les
Balles amigues. Nous les Français
pour des gens de même civilité
que nous et nous nous ~~comportons~~ ^{comportons} avec eux
en conséquence de cette erreur. L'Allemagne,
qui leur ressemble, sait les prendre
en les flattant, en les achetant,
en leur imposant par ~~sa~~ ^{sa} manière
de Française forte. L'observation doit
être vraie. En tout cas, les Grecs nous
lâchent; les Bulgares sont contre
nous, et les Roumains ne marchent
pas. Avec les Roumains, il paraît que
c'est la Russie qui leur a fait des
conditions impossibles quand elle progressait
de leur côté; ils se gardent bien de
barguer maintenant qu'elle recule.

Je crois comme vous que
si nous nous en tirons ce sera par
miracle, — quoique non pas un
miracle. — A ce propos j'ai lu en
toutes lettres dans la dernière lettre
de Paul Bourget, Le sens de la mort,
— un très mauvais livre, habilement
et perfidement construit, — que la
bataille de la mort était un

mystère au point de vue stratégique,
 et que la victoire n'était explicable
 que par une intervention surnaturelle.
 C'est imprimé, et l'auteur place cette
 déclaration dans la bouche d'un
 officier. Il est vrai que c'est affreux n'est
 qu'un personnage du roman, mais
 il y représente l'armée française,

Il me semble que nous
 entrons dans une période particulièrement
 critique et angissante de cette
 formidable guerre. Notre rôle de
 spectateurs impuissants est bien
 ingrat. On se repent presque de
 parler et d'écrire. Par ce ne sont
 pas des paroles qu'il faut maintenant.

Je vois dans un journal de
 ce matin que les allemands sont
 à Belgrade. Nos troupes arrivent
 trop tard. Il est bien à craindre
 que nous ne puissions pas en
 envoyer assez pour arrêter les allemands
 sur le chemin de Constantinople. Sans
 doute notre principal intérêt est
 chez nous, mais un désastre là-bas
 aurait quand même de fâcheux

2566
conséquences. Parvy vous a que
font nos excellents amis les
Italiens? Ne sont-ils pas bien
discrets? Est-ce que ces affaires des
Balkans ne les regardent pas
plus que nous? Quelqu'un m'a
dit que leur situation intérieure
n'était pas très bonne. Sans doute
les Allemands ont-ils leur compte
pour les paralyser.

Un journal annonce que
le Président Wilson va se marier.
Je ne le savais pas si célibataire.
Pourrait-il être heureux en ménage!
On ne dit rien de pareil sur Benoît XV,
qui probablement se recueille après avoir
trop parlé.

Cordialement souvenir à Monsieur
Desciogneux. — Camille m'a dit qu'il
vous avait trouvés tous deux en
bonne santé. —

Affectueux respects,

A Laitz